

rejoint sur un point essentiel : la défense de l'idée selon laquelle l'égalité, l'investissement collectif dans l'élaboration de biens ou de services "publics" créent du bonheur et satisfont "d'autres besoins" » (p. 11).

Chadi El Nar

CREM, université Paul Verlaine-Metz
chadyelnar@hotmail.com

Véronique LE RU, *La vieillesse. De quoi avons-nous peur ?*

Paris, Larousse, coll. Philosophes, 2008, 224 p.

Comment s'intéresser en philosophe à la vieillesse ? Comment penser philosophiquement cette proposition paradoxale : bien vieillir, c'est rester jeune ? Telle pourrait être la question qui traverse ce livre éponyme. Véronique Le Ru fait l'hypothèse de prendre le contre-pied de la catégorisation actuelle de la vieillesse, un simple objet techniquement et démographiquement analysable, pour en faire une étape incontournable du devenir de tout être humain dans le processus d'individuation. Il s'agit aussi de penser ce qu'il y a de véritablement humain dans le fait de savoir que cette étape est la dernière. Cette réflexion passe d'abord par un travail de précision sémantique sur le mot « vieux ». Car au-delà de sa triple fonction qui consiste à désigner une qualité, un être et une manière d'être, cette notion est essentiellement relative.

Ceci étant, quel sens donner à la vieillesse ? Faut-il en faire une question individuelle ou une question collective ? Pour mieux questionner cette alternative, l'auteure mobilise non seulement Sénèque et Montaigne, mais aussi et surtout donne la parole, à vingt siècles de distance, à Cicéron et à Simone de Beauvoir en se référant à leur ouvrage respectif : *Caton l'Ancien. De la vieillesse* (Les Belles Lettres, 2003), *La vieillesse* (Gallimard, 1970). Ainsi entreprend-elle un dialogue imaginaire entre les deux auteurs qui ont le même âge quand ils parlent de la vieillesse. Même si pour les deux protagonistes, être vieux c'est lutter contre la vieillesse, il s'en dégage néanmoins une conception diamétralement opposée, toute chose qui peut encore nous instruire aujourd'hui. En effet, à l'inverse de Cicéron qui voit dans la vieillesse une période de sérénité et de sagesse, Simone de Beauvoir n'y constate que déchéance sociale, abandon, déréliction. À la vieillesse fantasmée et idéalisée, à travers la figure de Caton, répond la réalité de la vieillesse : une vieillesse désenchantée d'objets déchus.

Au-delà des écarts qui font débat, Véronique Le Ru choisit de soumettre vingt questions à l'appréciation des deux auteurs, ce qui est aussi une façon de souligner la possibilité d'un dialogue malgré la distance historique. Au demeurant, les deux philosophes reconnaissent la vieillesse impécunieuse comme la plus difficile à vivre. Portée par cette discussion, elle poursuit sa réflexion en s'interrogeant sur le sens et l'acte de vieillir à partir de six perspectives qui sont autant de représentations actuelles de la vieillesse : les trois premières sont fondées sur les faits et les trois suivantes relèvent de l'ordre des discours. Le premier est massif : c'est la canicule d'août 2003 qui a fait, en France, 15 000 morts en quinze jours chez les personnes âgées. Un non-événement dans l'indifférence quasi générale de la population. Cynisme, désinvolture ou fatalisme, on a estimé que ce groupe social constitué de personnes âgées était destiné à « mourir » de toute façon. Cela n'a entraîné que peu de réaction politique et guère de réaction sociale : « Le problème social de la vieillesse, comme le dit Véronique Le Ru, est un problème social tout court. Certaines sociétés choisissent d'être régies par un modèle continuiste, où toutes les générations se tiennent ensemble parce qu'elles s'entretiennent et maintiennent par la voix des anciens leur histoire et leur culture. D'autres, au contraire, fonctionnent sur un modèle discontinuiste d'opposition entre les générations, de péremption et d'exclusion des vieilles générations » (p. 66). Alors, que se serait-il passé s'il s'était agi d'une autre tranche d'âge ? Et surtout si cela s'était passé ailleurs ?

Ce modèle social discontinuiste sert de grille de lecture aux problèmes sociaux analysés en Occident comme conflit entre les générations. En effet, tout se passe comme si les rapports entre générations se transformaient en lutte de classes d'âge : les jeunes d'un côté et les vieux de l'autre. Les jeunes d'aujourd'hui sont moins favorisés que leurs aînés et rien n'est fait pour améliorer leur sort si bien que leur avenir semble marqué du sceau de la précarité. À ce titre, les publications récentes semblent éloquentes. Si, déjà dans son livre *Le Destin des générations* (Paris, Presses universitaires de France, 1998), Louis Chauvel diagnostiquait une fracture générationnelle, il se montre encore plus incisif dans son livre *Les classes moyennes à la dérive* (Paris, Presses universitaires de France, 2006) notamment sur les dangers d'une guerre des générations à venir, une guerre des âges. La publication concomitante de trois livres au titre très évocateur semble porter crédit à cette thèse. C'est le cas de celui de Denis Jeambar et Jacqueline Remy *Nos enfants nous haïront* (Paris, Éd. Le Seuil, 2006).

C'est aussi le cas d'un autre, le *Papy Krach* (Paris, Grasset, 2006) de Bernard Spitz. Enfin le troisième est un rapport de l'Académie des sciences morales et politiques intitulé *La France prépare mal l'avenir de sa jeunesse* (Paris, Éd. Le Seuil, 2006). Le triomphe des seniors sur les juniors est manifeste. À tout cela s'ajoute le peu de représentativité politique des jeunes de sorte que Véronique Le Ru pronostique une « gérontocratisation » des représentants politiques.

Et si, tout compte fait, la gérontocratie était l'avenir de la société, telle est la troisième perspective de l'analyse proposée par l'auteure. Car, de fait, au-delà de la « seniorisation » de la société due à la modification des tranches de la pyramide d'âge, l'essentiel du pouvoir appartient à la cohorte du papy-boom. Or, même le premier philosophe à avoir théorisé la gérontocratie – Platon – proposait pour son conseil un mode de fonctionnement intergénérationnel. On pourrait donc imaginer, en retenant les leçons de Platon, que la gérontocratie politique puisse tirer profit aujourd'hui de l'expérience de la palabre africaine tout en mêlant suffisamment les générations et en exerçant la parité homme-femme. Ne pourrait-on alors risquer une parité intergénérationnelle ?

Quels discours se dégagent de ces trois faits ? Il y a d'abord l'âgisme, un néologisme introduit par l'ordre politique reposant sur une réalité sociale : les discriminations à l'encontre des personnes âgées, autrement dit, un racisme envers les vieux. Et c'est quotidiennement que les personnes âgées sont l'objet d'ostracisme de la part de la population : la moindre hésitation sur un mot, l'oubli le plus léger, la moindre maladresse est frappée du sceau de l'âge, quelque chose de fondamentalement dévalorisant. La vieillesse est bien synonyme de déclin, de décrépitude et de mort. Faut-il alors s'enfermer dans ce cloisonnement générationnel : les jeunes avec les jeunes, les vieux avec les vieux ? Comment promouvoir l'intergénérationnel au-delà des micro-initiatives locales associant jeunes et vieux ? Car Véronique Le Ru en est convaincue : « La mixité sociale passe aussi par la mixité sociale des âges » (p. 106) Et pourtant, le paradoxe des discours politiques de prévention de la vieillesse continue d'imposer un devoir de jeunesse : vieillir en restant jeune, vieillir sans l'être. Tout ceci montre qu'il est difficile de penser la vieillesse qui demeure l'impensé voire l'impensable de notre société.

C'est à ce défi que s'attelle l'auteure en entreprenant de proposer quatre façons de penser cette vieillesse, sans jamais faire l'impasse sur l'angoisse de mort qui

est l'angoisse fondamentale. D'entrée de jeu, elle se livre à une analyse sémantique : pourquoi parler de vieillesse en termes de dépendance et de démence ? Elle observe qu'en objectivant la dépendance précisément à travers la grille Aggir (Autonomie, gérontologie, groupe iso-ressources), on accentue la dépréciation sociale de la vieillesse. C'est pourquoi des chercheurs travaillent sur de nouvelles grilles d'évaluation du vieillissement plus complexe. Certains en proposent trois composantes : une faible probabilité de maladies, de bonnes capacités intellectuelles et physiques et l'engagement actif. D'autres énoncent un modèle d'adaptation ancré sur l'interaction entre des processus de sélection, d'optimisation et de compensation. Ce fut ainsi le cas d'Arthur Rubinstein qui, pour continuer de jouer du piano à un âge avancé, engagea une triple stratégie : réduction de son répertoire (sélection) ; avantage d'entraînement (optimisation) ; ralentissement du rythme avant les mouvements rapides (compensation). Véronique Le Ru formule la notion de reprise, de recentrement et de concentration à partir de la notion de déprise développée par les sociologues. Quant à la démence, elle s'inscrit dans les thèses de Jean Maisondieu *Le crépuscule de la raison* (Paris, Bayard, 1989) et de Louis Ploton *La maladie d'Alzheimer* (Paris, Éd. Chroniques sociales, 1996) qui en ont une approche complexe et surtout qui font de la maladie d'Alzheimer un suicide psychique : de peur de perdre la vie, le sujet en vient à perdre la tête.

Mais ces vieux dépendants ou vieux déments sont-ils des sujets ou objets de soins ? En prenant appui sur Descartes, Pascal et Diderot, elle montre que l'être humain n'est qu'un ensemble de tendances, une personnalité en devenir. Le moi est mouvant, il est un ensemble de fils en devenir. Chacun se construit à partir de sa situation. Cela permet d'interpréter la situation des sujets déments comme des formes de protestations : la saleté, l'impudeur sont autant de conduites d'agression ou d'autodéfense. « Le vieux dément se comporte d'autant plus en déchet de l'humanité qu'il se considère ainsi lui-même et que le regard sur lui le stigmatise comme tel » (p. 155) C'est pourquoi, il est indispensable de traiter le sujet dément comme un semblable et non pas le néantiser comme semblable, une altérité radicale.

Si la gérontophobie nous a conduits à parquer les vieux dans les maisons de retraite voire de retrait, on peut se demander si en rejetant les vieux, on ne rejette pas ce qu'il y a de plus humain en nous : la conscience de soi en devenir avec la mort comme horizon indépassable. Le rejet des vieux se donnerait

à penser comme le rejet de nous-mêmes. Finalement, la vieillesse est-elle un état pathologique ou un état normal? L'auteure risque une réponse qui peut paraître romantique. La vieillesse se situe entre le normal et le pathologique. Elle serait même un état pathologique normal en lequel on vagabonde les yeux ouverts, en somme quelque chose comme un état amoureux.

Se réapproprier le cours de sa vie jusqu'au bout, telle est la leçon avec laquelle on sort de ce livre de Véronique Le Ru. En philosophe, elle pose plus de questions incisives qu'elle n'apporte de réponses péremptoires. Même si du côté des philosophes, peu de publications ont été faites sur le sujet, comme semble d'ailleurs le déplorer l'auteure, on peut néanmoins s'interroger avec raison sur le peu de cas qui est fait du philosophe Michel Philibert (1920-1991) qui s'est, en pionnier, longuement intéressé à la gérontologie. En effet, dans son livre *L'échelle des âges* (Paris, Éd. Le Seuil, 1968) que Simone de Beauvoir cite souvent dans son célèbre livre dont il est ici question, il formule la question du vieillissement humain en termes philosophiques. Sans doute l'auteure avait-elle d'autres sources nourricières à investiguer. Mais tout compte fait, le choix de réécrire la vieillesse dans une réflexion philosophique plutôt que d'en faire un simple problème médical ou social semble pleinement réussi. En somme, un autre regard plus questionnant afin de n'avoir pas peur de cette vieillesse qui nous concerne tous puisqu'à chaque instant qui passe nous vieillissons irrémédiablement.

Jean Zougrana

CRESS, université de Strasbourg
Jean.Zougrana@umb.u-strasbg.fr

Stefan MAYR, Alexander THOMAS, *Beruflich in Frankreich. Trainingsprogramm für Manager, Fach- und Führungskräfte [En France pour le travail. Programme d'entraînement pour managers, employés et responsables]*.

Göttingen, Vandenhoeck Ruprecht, coll. Handlungskompetenz im Ausland, 2009, 191 p.

La communication interculturelle est devenue une notion à la mode qui a fait son entrée dans le *curriculum* des écoles et dans l'agenda politique. En effet, le développement de compétences dans le domaine constitue un enjeu clé pour aborder les défis sociétaux actuels : de l'accès aux marchés mondiaux à la gestion des problèmes liés à la diversité culturelle ou à l'intégration des populations issues de l'immigration. Cependant, il est assez rare

de trouver un matériel pédagogique scientifiquement éprouvé et approuvé qui soit publié et disponible. Avec la collection *Handlungskompetenz im Ausland* (Agir de façon compétente à l'étranger), Alexander Thomas, professeur émérite de psychologie sociale de l'université de Ratisbonne et doyen de la recherche en Allemagne, a rendu accessible à tout un chacun des programmes de formation interculturelle pour une trentaine de cultures-cible, fondés sur des méthodes scientifiques. Début 2009, un volume dédié à la France est enfin paru.

Stefan Mayr et Alexander Thomas utilisent la méthode des incidents critiques et du *culture assimilator* et s'adressent, en premier lieu, aux managers et cadres allemands travaillant en France ou coopérant avec des Français. À partir d'études de cas mettant en scène des situations d'interaction entre un personnage allemand et un personnage français dans un contexte professionnel, le lecteur peut se familiariser avec les différences culturelles à l'œuvre dans la coopération franco-allemande et développer des solutions aux problèmes posés. Dans une première étape, l'apprenant est invité à juger les situations décrites de sa propre perspective, puis à confronter son interprétation avec celle de l'autre culture. En élaborant des solutions alternatives, le lecteur doit, selon le projet pédagogique initial, élargir son champ d'interprétation et de réflexion et améliorer ainsi ses compétences interculturelles afin de mieux interagir au sein de la coopération franco-allemande.

La conception de ce livre est fondée sur la théorie des standards culturels développée par Alexander Thomas. Fondés sur une définition anthropologique de la culture comme un système d'orientation transmis lors de la socialisation, les standards culturels essaient de décrire des façons de percevoir, de penser et d'agir qui se révèlent différentes de celles de la culture d'origine. Ces aspects centraux des systèmes d'orientation culturels déterminent les comportements et renvoient aux valeurs, attitudes et normes d'une société. Mais les auteurs ne les présentent pas comme des règles figées, comme un système qu'il suffirait d'apprendre par cœur pour pouvoir s'immerger dans une autre culture ; Stefan Mayr et Alexander Thomas ont plutôt pour objectif la transmission d'une plus grande compréhension pour des modes de penser et d'agir, qui divergent de ce que nous avons l'habitude de voir et de faire. Ils entendent ainsi favoriser le changement de perspective et la naissance de l'empathie et, finalement, agrandir le répertoire des comportements sur la scène internationale.